

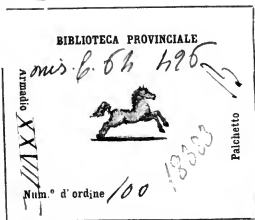
LACABANE  
DE LA POUDRE

N. 61

LE

v.  
nea

VITTORIO EM. III







DE  
**LA POUDRE A CANON**

ET DE SON INTRODUCTION EN FRANCE,

PAR

M. LÉON LACABANE.



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1844.

(Extrait de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 2<sup>e</sup> série, t. I, p. 38.)

DE

# LA POUDRE A CANON

ET DE SON INTRODUCTION EN FRANCE (1).



L'origine de la poudre à canon et le premier emploi qui en a été fait dans les armes à feu, est une de ces questions sur lesquelles la critique historique s'exerce depuis trois siècles, sans qu'elle puisse se vanter d'en avoir trouvé jusqu'ici la complète solution. On doit convenir, toutefois, que, par leurs consciencieux travaux, les savants modernes lui ont déjà fait faire un grand pas. Donnant à leurs investigations une direction nouvelle, ils ont su faire jaillir des textes grecs, latins et arabes du moyen âge, des lumières dont leurs devanciers ne s'étaient pas même doutés. Sous la plume d'écrivains qui trouvaient commode de se copier les uns les autres, l'histoire de la poudre était devenue, en quelque sorte, celle d'un seul homme : cet homme est Berthold Schwartz. Mais un jour vint où le prétendu inventeur, relégué par la science au nombre des personnages problématiques, sinon fabuleux, dut descendre du piédestal où l'opinion commune l'avait élevé. La place vacante était trop belle pour manquer de compétiteurs. Aussi vit-on successivement accourir, pour l'occuper, Albert le Grand, et Roger Bacon ; peut-être même, au besoin, en serait-on revenu au moine Jean Tilleri, qui, d'après le franciscain Noël Taillepied (2), ayant découvert la poudre en 1384, eut l'honneur de donner son nom à l'artillerie (art de Tilleri). Faut-il s'étonner si au milieu de toutes ces prétentions rivales, l'une ridicule, les autres exagérées, la vérité n'était pas encore parvenue à se faire jour ?

Parmi les travaux récents qui doivent contribuer à la mettre

(1) Ce mémoire fait suite aux *Dissertations sur l'Histoire de France au quatorzième siècle*, dont M. Lacabane a commencé la publication dans ce recueil. Voy. 1<sup>re</sup> Série, tom. III, p. 1.

(2) Recueil d'antiquités. Paris, 1584; cité par M. Tortel.

en lumière, il est juste de placer en première ligne l'essai de M. Ludovic Lalanne sur le feu grégeois (1). Je n'exposerai pas ici les raisons que donne ce jeune savant pour prouver l'identité de cette matière incendiaire avec la poudre à canon; mais il résulte évidemment des nombreuses citations empruntées par lui aux historiens byzantins (2), et de rapprochements aussi ingénieux que concluants, qu'une grande analogie existait entre ces deux compositions, et que le salpêtre formait incontestablement la base de la première, comme il l'est encore de la seconde.

L'emploi de ce sel comme agent incendiaire remonte donc en Europe aussi haut que le feu grégeois, c'est-à-dire au septième siècle de l'ère chrétienne, époque où, suivant Théophane, Paul Diacre, Constantiu Porphyrogénète, Cedrénus et Zonare, ce feu fut communiqué aux Grecs par Callinique (3). D'où ce dernier tenait-il cet important secret? C'est ce que les historiens ne disent pas. Toutefois, si une conjecture pouvait être permise, en l'absence de toute autorité positive, nous dirions que l'origine indienne ou chinoise du feu grégeois nous semble jusqu'ici la moins contestable. Il est en effet prouvé que les compositions inflammables, fusantes et explosives, c'est-à-dire analogues au feu grégeois, existaient très-anciennement dans le Céleste Empire. Peut-être a-t-on exagéré en les assimilant complètement à notre poudre de guerre; mais on ne saurait nier que ce ne fussent des mélanges d'une nature à peu près semblable, à moins de pousser le scepticisme jusqu'à rejeter le témoignage formel des historiens orientaux : « Les Chinois assiégés (en 1232) dans Caifong-fou, dit M. Quatremère (4), lançaient sur les Mongols des boulets de pierre, ronds et de différents poids. Il y avait aussi dans cette ville des *ho-pao* ou *pao* à feu appelés *tchin-tien-téï*, dans lesquels on mettait de la poudre. Cette poudre prenant feu, ils éclataient comme un coup de tonnerre et se faisaient entendre à plus de cent *ly*. Leur effet s'étendait à un demi-arpent de terre tout autour du lieu où ils éclataient. — Comme les Mon-

(1) Couronné en 1840 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et imprimé dans le tome 1<sup>er</sup> des *Mémoires des divers savants*.

(2) Entre autres au *Traité de l'administration de l'Empire* par Constantin Porphyrogénète, à la *Tactique* de l'empereur Léon VI, à l'*Alexiade* d'Anne Comnène.

(3) *Biographie universelle*. art. *Callinique*.

(4) Consultez les savantes notes dont le célèbre orientaliste a accompagné sa traduction de l'histoire des Mongols, tom. 1<sup>er</sup>, p. 135 et 136.

« gols s'étaient creusé sous terre des retraites où ils étaient à  
 « l'abri des coups, on s'avisa de lier avec de fortes chaînes de  
 « fer les machines appelées *tchin-tien-léi*, et on les descendit  
 « dans le lieu où étaient les sapeurs mongols; elles prirent feu  
 « et mirent en pièces les hommes et les boucliers. Les Kin avaient  
 « encore une espèce de javelot qu'ils appelaient *fei-ho-tsiang*,  
 « c'est-à-dire *javelot de feu qui vole*; dès que la poudre qu'ils y  
 « mettaient prenait feu, il était poussé à plus de dix pas, et fai-  
 « sait des blessures mortelles. »

Quelle serait, je le demande, la composition qui pourrait pro-  
 duire de tels effets, sans avoir le plus grand rapport avec le feu  
 grégeois et notre poudre à canon? D'ailleurs l'emploi du salpê-  
 tre par les Indiens et les Chinois n'a rien qui doive surprendre;  
 ce sel est si commun dans l'Inde, qu'il se produit à la surface  
 du sol, et qu'il suffit d'un balai pour le ramasser. Disons donc  
 avec M. Tortel (1), que « là où la nature le prodigue, il est dif-  
 « ficile de croire que les hommes n'aient pas observé sa propriété  
 « de fuser et de donner une vive combustion quand il est projeté  
 « sur des charbons incandescents, et n'aient pas cherché des  
 « applications à cette singulière propriété. » Aussi les historiens  
 orientaux sont-ils unanimes pour reconnaître que les Chinois et  
 les Indiens ont fabriqué longtemps avant les peuples de l'Europe  
 des mélanges salpêtrés qui avaient la plus grande analogie avec  
 le feu grégeois et la poudre, et dont ils se sont servis à la guerre,  
 sinon comme force de projection, du moins comme composition  
 incendiaire et explosive.

L'empereur Constantin Porphyrogénète ayant mis le feu gré-  
 geois au rang des secrets d'État, cette composition resta long-  
 temps le partage des seuls Grecs du Bas-Empire. Néanmoins,  
 dès le douzième siècle, la préparation en avait été déjà révélée  
 aux Sarrasins. Le fréquent usage qu'ils en firent contre les Chré-  
 tiens est suffisamment attesté par les historiens des Croisades,  
 par Joinville surtout, qui, en parlant avec terreur de ce feu, en  
 décrit les effets, dans lesquels on reconnaît aisément ceux de la  
 poudre de guerre ou d'une matière presque identique. Un fait  
 même qui tendrait à établir cette identité, et qui vient à l'appui  
 de la thèse soutenue par M. Lalanne, c'est l'emploi de la poudre

(1) *Essai sur la poudre à canon, dans le Spectateur militaire*. Tom. XXXI  
 août 1841, p. 508.

chez les Arabes, à la même époque (1). Toutefois, Casiri (2) commet une erreur de près d'un siècle, lorsqu'il prétend en avoir trouvé la mention dans un traité sur les machines de guerre, composé par Al-Amraeo, secrétaire du sultan d'Égypte et vivant en 1249; car Al-Amraeo, auteur de ce traité, n'a écrit que longtemps après, vers l'année 1340 de notre ère (3). Casiri cite encore (4) un manuscrit où il est parlé de poudre de salpêtre, et dont l'auteur vivait en 1272; mais dans l'impossibilité où nous sommes, n'ayant pas le volume sous les yeux, de vérifier l'exactitude de cette seconde assertion, nous aimons mieux la négliger, pour nous en tenir à l'autorité d'un autre manuscrit arabe appartenant à la Bibliothèque royale, où il est classé sous le n° 1127, et dont nous devons la communication à notre savant orientaliste M. Reinaud. Ce volume, d'une exécution soignée, renferme un grand nombre de détails sur l'art de monter à cheval, sur l'emploi des armes blanches et de trait, ainsi que sur les différentes compositions en usage pour incendier. Il est dit dans la préface, que l'auteur, nommé Nedjm-Eddin-Hassan Abdab ou le Bossu, mourut en 695 de l'hégire (1295 de J. C.), et qu'il avait écrit d'après les observations recueillies par son père, par ses aïeux et par les maîtres de l'art en général. L'écriture et les ornements de ce

(1) Les Arabes appellent la poudre de guerre *Baroud*. Ce mot ne leur servait dans le principe qu'à désigner le salpêtre, qu'ils appelaient aussi parfois *Baroud blanc*, ou *Neige de Chine*, pour indiquer sans doute le pays d'où ils le tiraient en majeure partie. Mais comme ce sel entraît dans une proportion beaucoup plus forte que les deux autres substances dans le mélange constitutif de la poudre, les Orientaux finirent par en appliquer le nom à la poudre elle-même. Un fait intéressant qui nous est communiqué par M. Reinaud, c'est que le botaniste arabe Abou-Mohamed-Abdallah, surnommé Ibn-Beythar, et directeur du jardin botanique de Damas, l'an 1240 de notre ère, a cité le baroud dans son dictionnaire des substances minérales et végétales usitées en médecine; il dit que le baroud est une efflorescence qui se forme à l'extérieur de la pierre d'Assius.

(2) Biblioth. Arab. Hispan., tom II, p. 6 et 7.

(3) Ce point est établi par M. Reinaud, dans la préface de la traduction française de la géographie arabe d'Aboulfeda. Le volume que cite Casiri est un tome dépareillé d'un grand ouvrage, dont la Bibliothèque royale de Paris possède aussi quelques volumes. Au lieu de *Al-amraeo*, le manuscrit de Paris porte *Al-omary*. Le P. André, et d'après lui M. Torte, ont écrit *Al-marco*, au lieu de *Al-amraeo*; confusion d'autant plus fâcheuse, qu'on aurait pu confondre l'écrivain arabe avec Marcus Græcus, auteur d'un traité intitulé : *Liber ignium ad comburendos hostes*.

(4) Biblioth. Arab. Hispan. tom. I, p. 103.

manuscrit en confirment pleinement la date, que M. Reinaud, juge si compétent, ne balance pas à mettre au commencement du quatorzième siècle. Nous voici donc en possession d'un monument du temps, digne de toute confiance et pouvant nous fixer d'une manière certaine sur l'état des connaissances des Arabes dans l'art de la pyrotechnie et des mélanges salpêtrés, à une époque où cet art n'avait pas encore pénétré chez les nations chrétiennes. Or, parmi les compositions indiquées dans ce volume, se trouve la poudre à canon. Ce qui tendrait même à prouver combien les Arabes étaient avancés dans la pratique de cette préparation, c'est qu'ils variaient de plusieurs manières la dose des ingrédients, et avaient un nom particulier pour désigner chacun de ces différents mélanges. Or nous nous trompons fort, ou ce n'était pas là l'enfance de l'art. Nous donnons en note trois de ces recettes, dans lesquelles il n'entre pas d'autres ingrédients que ceux de notre poudre de guerre. On remarquera que la dose du salpêtre est toujours la même, tandis que celles du soufre et du charbon varient dans chaque composition (1). Parfois, enfin, on ajoutait un quatrième élément, qui était ou de l'arsenic, ou de la pierre d'encens, ou du fer de Chiue, ou de la limaille d'acier, etc.

Ainsi, il n'est pas douteux que les Arabes d'Égypte n'aient précédé les Européens dans la connaissance et l'emploi de la poudre à canon, mais on reste en même temps convaincu que cette composition ne fut d'abord entre leurs mains qu'un moyen de propager l'incendie ou de produire l'explosion. Quant à la force de projection qui constitue la puissance de l'artillerie moderne, ils ne l'ont certainement connue que longtemps après. Il n'y avait cependant qu'un pas à faire pour atteindre ce but, auquel les effets de la poudre dans le pétard et autres compositions détonantes, auraient peut-être dû les faire arriver plus tôt.

Pendant que les Arabes employaient la poudre de guerre à la défense de leurs foyers, le célèbre anglais Roger Bacon en indiquait la composition dans deux des nombreux ouvrages qu'il nous a laissés. Néanmoins, soit qu'il crût dangereux de

(1) Baroud 10 دراهم, soufre 1 كبريت 1 drachme, charbon 2 الفحم 2 drachmes.

Baroud 10, soufre 1 et 1/4, charbon 2 et 1/2.

Baroud 10, soufre 1 et 1/8, charbon 2 et 1/4.

mettre ce secret à la portée de tout le monde, soit que, suivant l'usage du temps, il voulût le réserver à quelques adeptes, il ne désigne l'une des trois substances composantes que sous le voile de l'anagramme (1). Cet homme extraordinaire (2), qu'on peut surnommer avec raison l'encyclopédiste du treizième siècle, ne se borne même pas à indiquer dans la poudre la propriété de détoner et de brûler avec éclat, il en décrit encore, à ne pas s'y méprendre, les effets d'explosion dans le pétard (3). Faut-il dire pour cela, comme plusieurs auteurs l'ont prétendu, que Bacon est l'inventeur de la poudre? Aujourd'hui que les textes arabes relatifs à cette composition et aux mélanges salpêtrés sont connus, une pareille assertion ne serait pas soutenable. Pourquoi, d'ailleurs, vouloir donner le titre d'inventeur à l'homme qui ne se présente pas lui-même comme tel, et dont la vie entière paraît avoir été plutôt consacrée à se mettre au courant des connaissances de l'époque, qu'à les accroître ou à les perfectionner? Ce qu'il dit même de la poudre employée, de son temps, comme *jouet d'enfant* dans plusieurs parties du monde, n'exclue-t-il pas toute idée d'invention de sa part? On ne peut donc accorder à Bacon d'autre avantage que celui d'avoir connu la poudre dans sa composition intime, ainsi que quelques-uns de ses effets.

Il est plus que probable que les Arabes introduisirent de bonne heure en Espagne l'usage de la poudre et des compositions analogues, et qu'ils s'en servirent dans leurs guerres contre les populations indigènes. Assiégés par ces dernières dans Niébla en 1257, ils se défendirent « en lançant des pierres

(1) *Sed tamen salis petrae luru vope vir can utriet sulphuris, et sic facies tonitruum et coruscationem, si scias artificium. (De secretis operibus artis et naturae.)*

(2) Roger Bacon, né à Ilchester en 1214, mourut à Oxford en 1292. Il dédia son *Opus majus* au pape Clément IV, qui occupa le siège pontifical depuis 1265 jusqu'à 1268.

(3) *Quaedam vero auditum perturbant in tantum quod, si subito de nocte et artificio sufficienti fierent, nec posset civitas nec exercitus sustinere. Nullus tonitrus fragor posset talibus comparari. Quaedam tantum terrorem visui inestunt quod coruscationes nubium longe minus et sine comparatione perturbant.... Et experimentum hujus rei capimus ex hoc ludicro puerili, quod fit in multis mundi partibus, scilicet ut instrumentu facto ad quantitatem pollicis humani ex violentia illius salis, qui salpêtre vocatur, tam horribilis sonus nascitur in raptura modica rei, scilicet modici pergamini, quod fortis tonitru sentiatu excedere rugitum et coruscationem maximam sui luminis jubar excedit. (Opus majus, p. 474.)*

et des dards avec des machines, et des traits de tonnerre avec feu (1). »

Casiri (2) cite également un poème sur les machines de guerre, dans lequel il serait parlé de poudre de salpêtre. L'auteur, nommé Abn-Hassan-Ben-Bia, était de Grenade et vivait en 1272. Mais il faudrait pouvoir consulter le texte même de ce poème, pour voir si la poudre y est désignée autrement que par l'expression *baroud*; attendu que ce mot, qui ne signifiait dans le principe chez les Arabes que salpêtre, n'était peut-être pas encore employé, en 1272, comme l'équivalent de poudre. Enfin, l'historien de la domination des Arabes en Espagne raconte que le roi de Grenade ayant assiégé Baeça en 1323, se servit, contre la ville, de machines et engins qui lançaient des globes de feu avec grands tonnerres (3). Faut-il voir dans les machines dont parle ici Conde, des canons ou bombardes, ou bien plutôt des espèces de balistes ou manganes lançant, à l'aide de ressorts, des globes de feu et des carcasses incendiaires, qui, remplis de poudre d'artifice, brûlaient avec bruit et éclataient comme un coup de tonnerre? Les termes dont se sert l'auteur ne permettent pas de prononcer; et cependant il serait d'autant plus intéressant de pouvoir éclaircir ce fait, que de là dépend la question de savoir si ce sont les Arabes d'Espagne qui, les premiers en Europe, ont connu la force de projection de la poudre et en ont fait l'application aux bouches à feu. Espérons que quelques documents originaux, encore enfouis dans les archives espagnoles, viendront un jour porter la lumière sur ce point, qui est un des plus curieux et des plus controversés de l'histoire de l'artillerie.

Jusque-là, le mérite de cette découverte ne pourra être contesté aux Italiens. Un document d'une authenticité irrécusable, signalé par M. Libri, dans son histoire des sciences mathématiques en

(1) Y resistían los combates, y lanzaban piedras y dardas con maquinas, y tiros de trueno con fuego. (J. A. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, tom. III, C. VII, p. 42).

(2) *Bibliotheca arab. hispan.*, tom. I, p. 105..

(3) Combatio la ciudad de día y noche con maquinas e ingenios que lanzaban globos de fuego con grandes truenos, todo semejante a los rayos de las tempestades... al año siguiente... fue el rey con poderosa hueste y bien provisto de maquinas e ingenios a cercar la ciudad de martos; la combatio... con incessante fuego de las maquinas de truenos. (Conde, *ubi supra*, C. XVIII.)

Italic (1), met ce fait important hors de doute. Voici comment s'exprime le savant académicien :

« J'ai eu dernièrement connaissance d'une *provrisione* de la république de Florence, datée du 11 février 1325 (année commune 1326), par laquelle on accorde aux *prieurs*, au *gonfalonier* et aux douze *bons hommes*, la faculté de nommer deux officiers, chargés de faire faire des *boulets de fer* et des *canons de métal* pour la défense des châteaux et des villages appartenant à la république de Florence. C'est là, si je ne me trompe, le premier document positif de l'emploi des canons chez les chrétiens. Cette loi.... rend très-plausible la mention *bombarde* par Guido Cavalcanti, dont j'ai parlé dans le II<sup>e</sup> volume (2). »

Guido Cavalcanti, qui mourut sur la fin de l'année 1300, parle, en effet, de *pierre de bombarde*, dans une chansonnette composée vers 1299. Mais le mot *bombarde* ne signifie-t-il pas ici une baliste, une mangane ou toute autre ancienne machine de jet, plutôt qu'une bouche à feu ? C'est ce que pense, du reste, M. Tortel, et nous nous rangeons entièrement à son opinion.

A partir de l'année 1326, la mention des armes à feu devient assez fréquente dans les historiens italiens. Nous nous bornerons à en signaler un seul exemple, relatif à l'attaque de Cividale, en 1331. D'après Bartoloméo de Ferrare, les assiégeants se servirent de *vasi*, machines de guerre que M. Tortel croit avoir été le type des bombardes à poudre. Nous ferons bientôt connaître un document français, qui vient à l'appui de cette conjecture.

L'usage de la poudre, comme moyen de guerre, ne paraît pas remonter, en France, au delà de l'année 1338, époque où Philippe de Valois et Édouard III engagèrent cette lutte terrible qu'un siècle entier ne vit pas terminer. Philippe, instruit du projet formé par son adversaire, d'opérer une descente en Flandre et d'attaquer le royaume par la frontière du Nord, résolut de le prévenir en portant le premier la guerre en Angleterre, ou du moins en en désolant les côtes. Les préparatifs de cette expédition

(1) Tom. IV, pag. 487.

(2) Notre confrère M. de Mas-Latrie, ancien élève pensionnaire de l'Ecole des Chartes, a bien voulu, pendant son dernier séjour à Florence, copier, à notre demande, cet important document, que nous publions en tête des pièces justificatives de ce mémoire.

se firent dans les ports de Harfleur et de l'Heure. Aux moyens d'attaque et de défense usités jusqu'alors sur une flotte, fut ajouté, en cette circonstance, l'emploi de la poudre à canon. Un fait aussi curieux, le premier de ce genre que la France puisse invoquer, puisque celui qui rapporte Du Cange (au mot *Bombarda*) est postérieur de huit mois au moins, nous a été conservé par un acte original, déposé au cabinet des titres de la Bibliothèque royale.

Il serait difficile de trouver un monument plus complet que celui-là; car non-seulement il mentionne la poudre et deux des trois éléments qui la composent, mais encore l'instrument qui recevait la charge et le projectile lancé par la force de l'explosion. Aussi en serait-on réduit à ce seul document, qu'il suffirait à fixer d'une manière certaine le commencement de l'artillerie moderne en France. En voici la copie textuelle que nous ferons suivre de quelques courtes observations :

« Sachent tous que je Guillaume du Moulin de Bouloigne, ai en  
 « et receu de Thomas Fouques, garde du clos des galées du Roy  
 « nostre sire à Rouen, un pot de fer à traire garros (carreaux) a  
 « feu, quarante-huit garros ferrés et empanés (empenués) en deux  
 « cassez, une livre de salpêtre et demie livre de souffre vif pour  
 « fare poudre pour traire lesdiz garros; desquelles choses je  
 « me tien à bien païé et les promets à rendre au Roy nostre sire  
 « ou à son commandement toute fois que mestier sera. Donné à  
 « Leure, sous mon seel, le 11<sup>e</sup> jour de juillet l'an milccc. trente et  
 « huit (1). »

On ne manquera pas de remarquer, à la lecture de cette pièce, qu'il n'y est pas fait mention de l'un des éléments constitutifs de la poudre, du charbon. Faut-il conclure de ce silence qu'on ne connaissait pas encore le mélange des trois ingrédients, et que la poudre n'était, en ce temps-là, qu'un composé de salpêtre et de soufre? Quoique cette opinion ait été émise quelque part, nous pensons que ce serait donner au passage cité une interprétation trop absolue, et suffisamment démentie par les textes arabes. L'artilleur Guillaume du Moulin ne dut retirer de l'arsenal de la marine de Rouen, appelé le *Clos des galées*, que les objets ou substances de quelque prix, et qu'il se fût procuré difficilement

(1) L'original de cette pièce est scellé d'un sceau de cire rouge, portant un fer de moulin, surmonté d'une petite étoile à 7 rayons. Légende : S. GVILL. D. MOLLINO.

ailleurs; quant au charbon, matière commune, répandue partout et dont la quantité suffisante pour deux livres environ de poudre était en quelque sorte sans valeur aucune, il aura dû le fournir lui-même. Ce serait donc sans fondement qu'on voudrait soutenir que le charbon n'entrait pas encore dans la composition de la poudre à canon en 1338. Nous citerons bientôt d'autres documents originaux analogues à celui-ci, c'est-à-dire, dans lesquels il n'est pas non plus parlé de charbon; mais la même observation que nous venons de faire relativement à l'acte de 1338, doit s'appliquer à ces monuments, et nous en avertissons ici pour n'avoir pas à nous répéter.

L'expression *pot de fer* (1) par laquelle on désigne la machine destinée à lancer les garrots à feu, semble démontrer que les mots *canon* et *bombarde*, qui devinrent bientôt en usage dans la technologie militaire française, et furent même seuls employés durant tout le reste du quatorzième siècle, n'étaient pas encore adoptés sans partage. Par *pot de fer* ne doit-on pas entendre, en effet, ce qu'on appela plus tard *bombarde*, espèce de mortier dont les chroniqueurs de la seconde moitié du quatorzième siècle parlent fréquemment, comme lançant des pierres, des traits enflammés et des carreaux ou grandes flèches, qui portaient une pelote incendiaire, et étaient plutôt dirigés contre les constructions et fortifications en bois pour y mettre le feu, que contre les hommes? Enfin, on serait presque tenté en voyant la faible quantité de poudre fabriquée à cette occasion, le petit nombre de garrots mis à la disposition de l'artilleur, et la dénomination vague de la machine à projection, de considérer l'opération confiée à Guillaume du Moulin, comme une simple expérience destinée, si elle réussissait, à être suivie d'essais plus considérables.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle artillerie ne dut pas tarder à être employée. La flotte française, commandée par l'amiral Hugues Quieret, prit la mer dans le mois d'octobre, et après avoir jeté la terreur sur les côtes d'Angleterre, attaqua et emporta d'assaut la ville de Hantonne, aujourd'hui Southampton, qu'elle pillait et livra aux flammes. Quel rôle l'artillerie à poudre joua-t-elle dans cette circonstance? C'est ce que les historiens ne nous disent pas; mais tout fait présumer qu'elle ne fut pas inutile,

(1) C'est évidemment le *vaso* ou *scopetto* des Italiens, dont nous avons déjà parlé.

car, depuis lors, on la voit successivement prendre de plus grands développements. Nous continuerons à en suivre les progrès avec le secours des titres originaux, seules autorités que nous croyons devoir admettre dans cette partie de notre dissertation. On ne devra donc pas s'étonner si l'on n'y rencontre pas les passages relatifs aux armes à feu, répandus dans les diverses chroniques du quatorzième siècle, toutes les fois, du moins, que ces passages se rapporteront à des temps antérieurs à celui où écrivaient les auteurs de ces chroniques; c'est ainsi que nous éviterons d'invoquer le témoignage même de Froissart qui prétend que les habitants du Quesnoy firent usage de canons et bombardes contre les Français en 1340, attendu que Froissart étant né vers 1337 et n'ayant commencé à composer sa chronique qu'après l'année 1360, ne saurait être considéré comme un auteur réellement contemporain du fait qu'il rapporte. Si les savants qui ont disserté sur l'origine de la poudre à canon et de l'artillerie moderne, s'étaient imposé la même réserve, ils nous auraient épargné bien des conjectures fausses, bien des faits hasardés et insoutenables, et la question de cette origine serait peut-être aujourd'hui plus avancée qu'elle ne l'est.

Nous arrivons maintenant au célèbre passage de Du Cange, déjà si souvent cité, et duquel il résulte que la poudre et le canon furent employés au siège de Puy-Guillem, en 1338. Ce fait important lui avait été fourni par un compte de Barthélemy du Draeh, trésorier des guerres, relatif aux dépenses de l'année 1338—1339. Voici l'extrait de ce compte tel que le donne Du Cange dans son Glossaire, au mot *Bombarda* : « A Henri de Faumechon (1) pour avoir poudres et autres choses nécessaires aux canons qui étoient devant Puy-Guillaume. »

Avant qu'on connût la *provisione* de la république de Florence du 11 février 1326, et la quittance du 2 juillet 1338, c'était évidemment là, comme l'a très-judicieusement fait remarquer M. Tortel, dans sa Dissertation sur l'origine de la poudre à canon,

(1) Et plutôt *Henri de Fumechon*. Cet Henri de Fumechon était, en 1330, châte-lain de Lesignan, que je crois être le lieu de Lésignan en Bigorre. Ayant été accusé d'avoir facilité l'évasion d'un prisonnier nommé André Folquer, dont il avait la garde, il fut destitué de ses fonctions de châtelain. Mais le prisonnier ayant été repris, Henri de Fumechon fut rétabli dans son poste de châtelain par lettres de Jean, seigneur de Blauville, gouverneur de Gascogne et de Bigorre, datées du 19 juin de la même année. (Voy. à la Bibliothèque royale le vol. 781 du fonds de Gaignières, fol. 466.)

le plus ancien peut-être des monuments réellement authentiques rapportés jusqu'ici. Mais Du Cange n'ayant pas dit où il avait trouvé ce compte, pour que, au besoin, ou pût y recourir, des esprits trop sceptiques ont cherché à révoquer en doute la vérité de sa citation (1). Quant à nous, nous n'avons besoin pour croire que de la parole de Du Cange. Il est d'ailleurs des faits accessoires qui viennent suffisamment confirmer son témoignage. Ces faits sont, d'une part, l'existence de Barthélemi du Drach, comme trésorier des guerres en l'année 1338—1339; et, d'autre part, le siège de Puy-Guillem, entrepris en effet par les Français à la même époque. Toutefois, nous devons signaler ici deux légères inexactitudes échappées au savant philologue dans le peu de mots qu'il a empruntés au compte de Barthélemi du Drach. La première est relative à la date du compte lui-même. Du Cange aurait dû l'assigner à l'année 1338 (vieux style) ou 1339, car, à cette époque, l'usage de la chancellerie de France et de la chambre des comptes étant de ne commencer l'année qu'à Pâques, il en résulte, d'après notre manière actuelle de la commencer au premier janvier, que la partie du compte de Barthélemi du Drach où se trouve comprise la dépense faite pour les canons qui étaient devant Puy-Guillem, appartient à l'année commune 1339. Nous savons, en effet, que le siège ne fut mis devant cette place du Périgord que dans les premiers jours du mois de mars 1338 (vieux style), et qu'il continuait encore le 15 avril suivant (2), où l'on comptait 1339, depuis le 28 mars qui fut le jour de Pâques en cette même année.

La seconde erreur de Du Cange est relative au nom de la ville assiégée en 1339, nom qu'il a mal à propos écrit Puy-Guillaume au lieu de Puy-Guillem, par une fausse interprétation de l'abréviation qui portait sans doute sur la dernière partie du mot. Cette mauvaise lecture a trompé plusieurs écrivains, et, entre autres, le P. Daniel (3), en leur persuadant qu'il s'agissait ici de

(1) Entre autres, Voltaire, aux mots *Armes, Armées*, du Dictionnaire philosophique, et l'auteur de l'article consacré à Berthold Schwartz, dans la *Biographie universelle*.

(2) La durée de ce siège est fixée par plusieurs pièces originales, conservées au cabinet des titres de la Bibliothèque royale, et par dom Vaissette, *Bist. générale de Languedoc*, tom. IV, p. 229.

(3) *Histoire de la Milice française*, tom. 1, pag. 451 et suiv.

la petite ville de Puy-Guillaume en Auvergne. Mais il est aujourd'hui prouvé que la place qui fut assiégée en mars et avril 1339, est celle du Puy-Guillem en Périgord, vers la frontière de l'Agenais. Ce fut Pierre de la Palu, seigneur de Varambon, sénéchal de Toulouse et d'Albigois, et capitaine général en Languedoc, qui commanda à ce siège, que l'on doit considérer comme l'un des plus difficiles et des plus importants qui aient été entrepris à cette époque. Nous avons dit que l'erreur appartenait à Du Cange, parce que nous avons vu d'autres passages du compte de Barthélemi du Drach, ainsi que plusieurs titres originaux relatifs au même siège, dans lesquels le nom de la place est très-bien écrit *Puy-Guillem*, et en latin *Podium Guillermi*.

Depuis le siège de Puy-Guillem, qui fut terminé vers la mi-avril 1339, la nouvelle artillerie ne se montre plus qu'à celui de la ville de Cambrai, par Édouard III. Ce prince avait effectué son passage en Flandre. Après s'être fait investir du vicariat de l'Empire, et avoir gagné à sa cause le duc de Brabant, les communes de Flandre, et les comtes de Hainaut, de Gueldre et de Juliers, il se présenta devant Cambrai à la tête d'une armée nombreuse, et en forma le siège, sur la fin du mois de septembre 1339. Philippe de Valois avait pénétré ses desseins, et jeté dans la place des secours considérables en hommes et en munitions. Après plusieurs attaques infructueuses, le monarque anglais, désespérant de prendre la ville, leva le siège, et se retira vers Saint-Quentin. L'artillerie à poudre dut contribuer à cet heureux résultat. Depuis une année à peine qu'elle était en usage en France, elle avait fait de tels progrès, qu'on fit faire, pour la défense de Cambrai, dix canons, cinq de fer et cinq de métal, et fabriquer la poudre nécessaire, dans la composition de laquelle il entra du salpêtre, du soufre vif et sec, et certainement du charbon, comme nous l'avons précédemment fait observer. Deux titres originaux (1), qui avaient échappé jusqu'ici aux recherches des érudits, et un compte des sommes payées par Étienne de la Baume, dit le Gallois, maître des arbalétriers, à l'occasion des dépenses faites pour la défense de Cambrai (2), en nous révélant cette importante particularité,

(1) Voyez aux pièces justificatives, n<sup>os</sup> II et III.

(2) M. de la Treysomnière ayant trouvé dans le château de Montrevel, un compte

nous apprennent aussi qu'un éminent chevalier de l'époque, Hugues, seigneur de Cardaillac et de Bioule (1), présida à la confection des canons, et qu'un écuyer, nommé Étienne Morel, fut chargé de la composition de la poudre. Que devient désormais l'assertion si souvent répétée, que le corps de la noblesse dut considérer la nouvelle artillerie comme un moyen de combattre félon et peu digne d'une époque de chevalerie, lorsqu'on voit la fabrication de la poudre et des bouches à feu livrée à des gentilshommes de l'extraction la plus distinguée !

Une circonstance qu'il n'est pas sans intérêt de signaler ici, c'est que les dix canons que le seigneur de Cardaillac fit faire, ne coûtèrent que vingt-cinq livres deux sous sept deniers tournois, ce qui met chaque canon à deux livres dix sous trois deniers. Ce bas prix prouve assez le petit calibre de ces pièces. M. de la Teyssonnière, partant de la supposition que les dix canons étaient de fer, a essayé d'en déduire le poids au moyen du prix de la livre de fer à la même époque. Quoique son calcul ne soit applicable qu'aux cinq canons de fer, il nous a paru assez curieux pour mériter d'être rapporté dans ce mémoire. Nous le donnons textuellement en note, sans prétendre toutefois en garantir l'exactitude (2).

des dépenses faites pour la défense de la ville de Cambrai, en 1339, par le Gaiolo de la Baume, y remarqua les deux articles relatifs aux canons et à la poudre, et il les inséra plus tard dans ses *Recherches historiques sur le département de l'Ain*. Mais outre que ces deux articles sont moins complets que les titres dont nous avons parlé ci-dessus, il est encore arrivé que M. de la Teyssonnière a commis une erreur de lecture assez grave. « Je n'ai pu deviner, dit-il, le sens du chiffre VIII placé après le mot « souffre. » C'est qu'il n'y a pas VIII, mais bien vin, qui signifie vin, mot qu'on écrivait aussi vin. Le compte cité par M. de la Teyssonnière, ainsi qu'un autre compte conservé à la Bibliothèque royale, oublient de mentionner l'emploi du soufre sec, que nous trouvons rappelé dans la quittance d'Étienne Morel.

(1) Hugues de Cardaillac, sire de Cardaillac et de Bioule en Quercy, chef des nom et armes d'une des plus grandes familles de la Guyenne, était fils de Bertrand, baron de Cardaillac, et d'Ermenegarde de Lantrec, et frère de Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie, administrateur de l'évêché de Toulouse, et l'un des prélats les plus distingués du quatorzième siècle. Il épousa, en 1319, Isabelle de la Vie, fille de Pierre de la Vie, vicomte de Villemer, et petite-nièce du pape Jean XXII. Le roi Philippe de Valois, voulant reconnaître les services qu'il lui avait rendus dans ses guerres, lui donna cent livres de rente annuelle, avec toute juridiction, sur le château de Vers, par lettres de l'an 1349. Ce célèbre Quercinois fut tué au siège de Saint-Antoulin en Rouergue, en 1353.

(2) « Les dix canons coûtèrent 25 liv. 2 s. 6 d., ce qui donne pour le prix de chacun d'eux 2 liv. 10 s. 3 d. 1/2, dans un compte de dépenses faites en 1347, au châ-

S'il fallait en croire Froissart, les habitants du Quesuoy se seraient défendus contre les Français en 1340 avec des houbardes et des canons (1), et les Écossais auraient pris en 1341 la ville de Sterling sur les Anglais à l'aide de l'artillerie à poudre (2); mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, Froissart n'ayant écrit qu'après l'année 1360, ne doit pas être considéré comme un historien assez contemporain des faits, pour qu'on doive ajouter foi entière à son témoignage. Nous revenons donc aux documents originaux qui seuls offrent le degré de certitude qu'on chercherait en vain dans les récits presque toujours incomplets et souvent très-hasards des chroniqueurs.

Le premier document de ce genre qui se soit offert à nous à partir du siège de Cambrai, est un compte des baillis de Saint-Omer relatif au château de Riboult en Artois (3). Deux canonniers ou *traieurs de canons*, Jean et Pierre de Hédin, frères, faisaient partie, en 1342, de la garnison de ce château, et les gages de chacun d'eux étaient de douze deniers par jour. Les détails qu'on lit dans ce compte sur la fabrication des garrots destinés aux canons, sont des plus curieux et nous donnent une idée aussi nette que complète de cette minutieuse opération. On y trouve aussi que Guillaume de Dieppe fournit pour les canons deux livres et demie de soufre vif, qui coûtèrent dix-huit sous, et deux livres et demie et demi-quart de salpêtre, à trente sous la livre. Enfin, il semble résulter d'un des articles du même compte, qu'on se servait de fers rouges pour mettre le feu à la charge.

Deux canonniers et plusieurs bouches à feu employés à la défense d'un château tel que celui de Riboult, prouvent assez l'extension que l'artillerie à poudre avait prise dans l'espace de quatre années; mais cette extension est peut-être encore mieux démontrée par un extrait des registres consulaires de la ville de

« leau de l'Abergement en Dombes, 110 liv. de fer coûtèrent 58 s. 6 d. tournois, ce qui donne 6 d. 42/110 pour le prix de la livre de fer non travaillé. En doublant ce prix pour avoir celui du fer travaillé pour des ouvrages grossiers, on a 12 d. 84/110 ou 13 d., pour le prix de la livre du fer qui servit à faire ces canons, ce qui indique que le poids de chacun d'eux n'excédait pas 46 liv. » (Recherches hist. sur le département de l'Ain, t. III, p. 292.)

(1) Chroniques de Froissart, édit. de M. Buchon, t. I, p. 310.

(2) Mêmes chroniques, t. II, p. 41.

(3) Un extrait de ce compte, dont l'original, après avoir appartenu à M. Monteil, est devenu la propriété de M. L. de Givenchy, été imprimé dans le tom. V des *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*, ann. 1839-1840, p. 275 et suiv.

Cahors, rapporté par l'abbé de Foulbiae, dans ses *Chroniques manuscrites du Quercy*. Voici comment s'exprime ce savant sous l'an 1345 : « On trouve que cette année (1345), on fit de la nouvelle artillerie à Caors, avec de la poudre à canon dont on marque la dépense (dans les comptes des consuls), par *canos fondus, ballestas flageladas, carbo per assaiar los canos, trenta sieys liuras et meja de salpetra, vint cinq de solphre viu, que feren comprar à Tolosa per far polveyras et traire los canos*. C'étoit l'année avant la bataille de Crécy, quoique les historiens du temps disent que les Anglois se servirent les premiers de canons dans ce combat. Ils disent encore que cette nouvelle artillerie troubla les troupes françoises qui n'y étoient pas accoutumées. Nous voyons cependant (dans les mêmes comptes), qu'on fonda de l'artillerie à Caors et qu'on y fit de la poudre à canon pour la guerre de Guienne et pour le siège d'Aiguillon (1); on fit vingt-quatre canons de fer dont on donna cinq à M. le duc de Normandie, deux cent quatre-vingt-dix arbalètes et deux mille six cents flèches qu'on appelle *cayrels*. On fit aussi cette année une machine de guerre nommée *l'espigala*; à ce que je puis comprendre, c'étoit une machine à tirer plusieurs flèches, où il y avoit plusieurs vis et tours de vis; ce qui prouve qu'il y avoit arsenal à Caors. »

Jusqu'ici nous n'avions vu fabriquer de la poudre qu'en très-petite quantité, deux ou quatre livres à la fois; mais le curieux fragment que nous venons de rapporter prouve qu'en 1345, c'est-à-dire plusieurs mois avant la bataille de Crécy, cette fabrication s'éleva à Cahors jusqu'à soixante livres, et que, l'année même de cette bataille, on fit dans la même ville vingt-quatre canons de fer. Peut-on établir d'une manière plus positive l'activité qu'on mettoit à étendre et, sans doute, à perfectionner le nouveau moyen de guerre et de destruction qui devait bientôt faire oublier, en les remplaçant, ceux dont on s'étoit servi jusqu'alors?

Une autre innovation dans le tir des machines à poudre, se montre également en France à partir de la même époque. Antérieurement, les canons n'avaient lancé que des projectiles incendiaires, tels que des garrots à feu; mais en 1345, on trouve déjà l'usage des balles ou boulets de plomb. Un acte publié par dom

(1) Le siège d'Aiguillon par le duc de Normandie dura depuis la mi-avril jusqu'au 23 août 1346. (Voy. Hist. de Languedoc par D. Vaissete, t. IV, p. 259.)

Vaissette (1) nous apprend que Raimond Larchier (*Ramundus Arquerii*), artilleur du roi à Toulouse, reçut le 29 avril 1345, entre autres objets, pour la garnison du château de Sompui, au diocèse d'Auch, deux canons de fer, huit livres de poudre et deux cents plombés ou balles de plomb.

Le tir à balles était donc pratiqué chez nous avant la bataille de Crécy, où les Anglais en firent un usage si funeste à l'armée française. Nous avons tenu à constater ce fait, pour prouver que nous les avons précédés dans ce perfectionnement de l'artillerie à poudre, comme dans l'adoption de la poudre elle-même (2). Mais un avantage qu'ils ont incontestablement sur nous, et sans doute sur tous les autres peuples de l'Europe, c'est de s'être servis les premiers de canons en rase campagne ou en bataille rangée. Les grandes chroniques de France ou de Saint-Denis, dans le récit qu'elles font de la journée de Crécy (3), ne laissent aucun doute à ce sujet. Elles disent que les Anglais « giettèrent trois canons, dont il avint que les Genevois (Génois) arbalestriers, qui estoient au premier front, tournèrent les dos, et laissèrent à traire (4). » Le célèbre historien de Florence, Jean Villani, mort en 1348, est encore plus explicite sur ce point; il nous apprend que les bombardes des

(1) Hist. génér. de Languedoc, tom. IV, preuves, col. 201. Le savant bénédictin, ayant mal lu plusieurs mots de cette intéressante pièce, nous en donnons de nouveau le texte, après l'avoir attentivement collationné sur l'original qui est conservé au cabinet des titres de la Bibliothèque royale. (Voyez le n° IV des pièces justificatives.)

(2) H. Spelmann, dans son Glossaire, verbo Bombarde, cite des registres de dépenses du règne d'Edouard III, qui s'étendent de 1344 à 1347, et dans lesquels il est fait mention de *gunners*, mot anglais qui signifie canonniers. Sans examiner ici, si, en 1344, cette synonymie était bien réelle, nous nous bornerons à faire observer, qu'alors même qu'elle l'eût été, nous n'aurions pas moins précédé les Anglais de six ans dans l'emploi des armes à feu. Il en serait autrement, s'il fallait lire, comme l'a pensé M. le colonel Omodéi (*Origine della polvere*. Torino, 1834), *powadre* (poudre) au lieu de *pouandre*, dans une ordonnance de 1339, par laquelle on prescrit de livrer *XXX tonnels de pomadre, quatre quintalx de fer et deux quintalx d'ascer pour garniture de l'Isle de Jersey*. On ne conçoit pas que le savant colonel piémontais ait pu se méprendre à ce point, et ne pas voir que *pomadre* signifiait *cidre*. Un envoi aussi considérable que trente tonneaux de poudre pour la seule île de Jersey, ne peut s'accorder avec l'époque, où l'adoption des armes à feu était encore toute nouvelle. M. Omodéi aura, sans doute, été trompé par le vieux mot français *garniture*, qui ne signifie pas ici autre chose qu'approvisionnement, et qui peut s'appliquer tout aussi bien aux denrées de bouche qu'aux fournitures de guerre.

(3) La bataille de Crécy fut livrée le 26 août 1346.

(4) Chroniques de Saint-Denis, édition de M. Paulin Paris, tom. V, p. 460.

Anglais lançaient de petites balles de fer avec feu, pour effrayer et disperser les chevaux des Français, et qu'elles menaient si grand bruit et tremblement qu'il semblait que Dieu tonnât (1).

Le rôle décisif que joua l'artillerie à poudre à la bataille de Crécy dut faire une sensation générale, et éveiller l'attention des peuples; aussi l'usage des armes à feu qui, jusque-là, ne s'était encore montré qu'en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre, se répandit-il rapidement dans le reste de l'Europe. Ce serait chose curieuse que de suivre, à l'aide des documents originaux, les progrès successifs du nouveau moyen de destruction dont les Anglais venaient de démontrer la puissance; mais le dépouillement des archives publiques des divers États européens peut seul mettre à même de traiter un jour ce sujet avec l'étendue qu'il mérite.

Ce fut surtout en France que le désastre de Crécy fit sentir le besoin de perfectionner le moyen de guerre auquel les Anglais avaient peut-être dû la victoire. Aussi voit-on, à partir de cette époque, l'artillerie à poudre se développer de plus en plus. Au mois de septembre 1346, la ville de Tournay faisait essayer un canon, appelé *Connoille*, qui lançait un carreau armé d'une pièce de plomb du poids de deux livres (2), tandis

(1) « E ordinò il re d'Inghilterra i suoi arcieri, che n'haves gran quantità au per le « carra, e tali di sotto, e con bombarde, che saettavano pallottole di ferro con fuoco « per impaurire e disertare i cavalli de' Franceschi.... Senza i colpi delle bombarde « che facieno sì grande tremuoto e romore che pareva che Iddio tonasse, con grande « uccisione di gente e sfondamento di cavalli. » (*Historia di Giovanni Villani*, dans Muratori, *Reverum italicarum scriptores*, tom. XIII, col. 947, 948.)

(2) La relation de cet essai nous a paru si intéressante, que nous la reproduisons ici, quoiqu'elle ait été déjà imprimée dans l'un des derniers volumes des Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles. Elle a été découverte dans un ancien registre de la ville de Tournay, dit *de cuir noir*, par M. Dumortier, membre de cette Académie.

« Come li consauls (\*) de le ville eust ordené par aucun raport que on leur en fist, que Piere de Bruges, potiers destain, savoit faire alcuna engiens apptelés connoilles pour traire (\*\*) en une boine ville quand elle seroit assise (\*\*\*); liquels Piere fu nandés et li commanda l'idis consauls que il en feist j., et se il le faisoit boin et que on sen loast, il en feroit plusieurs.... liquels Piere en fist j., et depuis aucun doudit conseil varent savoir comment on sen poroit aidier, et dirent andit Pieron que il le voloient faire

(\*) Les conseillers.

(\*\*) Tirer.

(\*\*\*) Assiégée.

que, d'un autre côté, presque toutes les grandes villes du royaume étaient pourvues de poudre et de bouches à feu ; enfin il n'y avait pas de château, un peu fort ou faisant frontière, qui n'eût déjà des canons pour sa défense. Brive-la-Gaillarde, en Limousin, en possédait cinq dès l'année 1348 (1), et la ville d'Agen en avait placé à ses principales portes et dans ses quartiers les plus exposés, en 1349 et 1352 (2).

Pendant que la France multipliait ainsi les bouches à feu, un grand progrès s'accomplissait en Allemagne, dans leur fabrication. Un moine, nommé Berthold Schwartz, parvenait à donner aux canons une force et une dimension qu'ils n'avaient

esprover; liques Piera porta son engien dehors Moriel porte as cans (\*), et mist j. quariel ens (\*\*), auquel avoit ou bout devant une pieche de plonch pesant ij. lb. u coviron; et fist cestuy angieo traire et l'aporta pour jeter contre j. luis et j. muret (\*\*); liques cogiens fist si cruel noise et si graot, que li quariaus vint par dedena le ville, et ny eust personne qui là fin, ne le dit Pieron, neant qui ledit quariel véust ne puist perchevoir... et passa le ij mars de la ville lusque en la plache devant le moustier St-Brisse et la ataiost j. home appiellé Jakemon de Raissce, foulon, ou kiefet le jeta mort.. ly-quels Pieres poor le doubte de la loy de le ville (\*\*\*\*), se traist en salot liu (\*\*\*\*\*) quand oo lui raporta le nouvelle... Sur çon li consauls de le ville par grant deliberation eut avis sour che et boin conseil, considerant que on avoit commandé audit Pieron à faire ledit engien et que dicelui lidis consauls l'avoit fait traire pour exprouver comment il se porteroit, comment il avoit pris se visee de traire cont ledit huis et muret; et que hayoe ancuoelidiz Piera n'avoit audit Jak que on seioist, et comment li quariaus sans viser se dreia dedaas le ville; quil ne veoient cose aucune pour quoy lidis Piera ne duist estre de ceste cose pns, innocens et sans coupes de le mort ledit Jak, et que ce que lidis Piera en fist fu cas de meskeaoce et de pitey. pour quoy audiet Pieroo il pardonnerent çon que par meskeance il en estoit. Ce fu fait ou mois de septembre lan de grace mil III<sup>e</sup> et XLVI. »

(1) Hist. de Brive-la-Gaillarde, pag. 69.

(2) « Anno domini m<sup>o</sup> ccc<sup>o</sup>. xl<sup>o</sup> nono, en novembre fo balliada la artilharia de la « vila à las personas dejus escriptas.... Item, An Guillem de Taliva e an Guillem de « Lestroa, capitanis del portal S. Pey per lor garda, II. arcs de dos pés, e L. cayrels « de II. pés, et I. arc de toru, et XXV cayrels, e I. cano, e C. cayrels destreup, e I. « torn. Item, XLVI. lluras de plom per far plumbadas.... Item, à M<sup>o</sup> Guillem de « Cassanlas per la porta e garda dels frays menors vellus en Moncorral, I. arc de II. pés, « et L. cayrels de II. pés, e I. cano, e III. arcs destreup, e III<sup>e</sup>. cayrels destreup....

(\*) Dehors la porte Morelle, sur les champs; la porte Morelle, c'est la porte Noire, du vieux mot *moreau*, *morelle*.

(\*\*) Et mit un quarré dedans.

(\*\*\*) Le dirigea contre une porte ou un mur.

(\*\*\*\*) De la justice de la ville.

(\*\*\*\*\*) Se retira dans un saint lieu.

pas eues jusqu'alors. C'est du moins ce qui paraît résulter du passage d'un manuscrit du seizième siècle, dont la Bibliothèque royale possède plusieurs exemplaires (1). Voici ce passage :

« Le dix-septiesme may mil trois cent cinquante-quatre, ledit  
 « seigneur roy estant acertené de l'invention de faire artillerie  
 « trouvée en Allemagne par un moine, nommé Bertholde  
 « Schwartz, ordonna aux généraux des Monnoies faire dili-  
 « gence d'entendre quelles quantités de cuivre estoient audit  
 « royaume de France, tant pour adviser des moyens d'iceux  
 « faire artillerie que semblablement pour empescher la vente  
 « d'iceux à estrangers et transport hors le royaume. »

La première impression qu'on éprouve en lisant le fragment qui précède est d'en suspecter l'authenticité ; mais quand on pense ensuite que ces quelques lignes sont perdues au milieu d'un volume in-folio qui est tout à fait étranger à l'artillerie, on se demande pourquoi on y aurait fait une interpolation du genre de celle-ci. Sans doute il y a lieu d'être étonné d'entendre le roi Jean parler de l'invention de faire artillerie trouvée en Allemagne, lorsqu'il est constant que cette invention était connue en France depuis plus de quinze ans. Mais qu'on remarque que le sens de cette phrase n'est pas absolu, et qu'il implique, non pas l'invention de l'artillerie, mais une invention relative à l'artillerie. Deux considérations viennent à l'appui de cette conjecture. La première résulte du témoignage de Théodore Jansson d'Almelveen, qui prétend que la bombarde (*tormentum bellicum*) a été inventée en Dauemark par un moine et alchimiste du nom de Schwartz, vers l'année 1350 (2). Cette coïncidence de faits, de noms et de dates, nous semble devoir être décisive. D'ailleurs on ne peut pas dire qu'Almelveen ait eu connaissance

« Asso la artilharia balhada l'an m. ccc. lxi. lo jorn de nostra Dona d'aost que los An-  
 « gles foro en torn de nostra vila.... Item, à la gacha S. Auloni une caissa de virotos,  
 « e l. cano ab la clao.... Item, à Maestre Bernart de Malmusso l. cano.... Item, à P.  
 « Dayquart cosellh per las gardas de la Bretonaria e de la Gravera e del moli de S. Ca-  
 « brari XLVIII. plumbadas als canos lo darrer jorn d'aost, e avia agut davant l. arc  
 « de li. pés. » (Registre original sur papier, contenant les délibérations des consuls et  
 jurats de la ville d'Agén, de 1344 à 1355, fol. 91 et 152. Aux archives de la mairie.)

(1) Ce manuscrit, 353 de Du Puy, est intitulé : « Règlement des Monnoies, tant de France qu'étrangères. » Il est connu sous le nom de registre de *Lothier*; c'est au fol. 72 que se trouve le passage cité, que M. Libri, à qui nous le fîmes connaître, publia en 1838 dans son 2<sup>e</sup> vol. de l'Hist. des sciences mathématiques en Italie, pag. 225.

(2) *Rerum inveniar. Onomasticon* Amstelodami, 1684, p. 77.

du manuscrit cité ; car si cela était, il eût, conformément aux lettres du roi Jean, fait Berthold Schwartz de l'Allemagne et non du Danemark. C'est donc une autorité de plus à ajouter à celle du manuscrit de la Bibliothèque royale. La seconde considération à faire valoir n'est pas moins puissante. Depuis l'année 1338, date de la première apparition en France des armes à poudre, nous avons vu les actes faire mention d'un pot de fer ou vase, et de petits canons jetant soit des garrots à feu, soit des balles de plomb ou *plommées*, comme on disait alors ; mais nulle part n'est venu se révéler à nous l'usage de ces grandes machines à poudre, qui lançaient d'énormes pierres taillées express, ou de gros boulets de plomb. Or, pen après l'ordonnance de 1354, les monuments parlent fréquemment de *grands*, de *gros* canons (1), pièces d'un calibre jusqu'alors inconnu et dont le service était presque une science (2). Peut-être objectera-t-on que la bombarder, jetant des pierres, était depuis longtemps connue en Italie, puisque Guido Cavalcanti en parle dès l'année 1299. Mais on ne doit pas oublier qu'il a été dit précédemment que ces bombardes étaient sans doute des machines de jet, servies par des ressorts et non par la poudre.

Il est donc incontestable qu'un perfectionnement dans la fabrication de l'artillerie a été importé d'Allemagne en France vers 1354. Maintenant, ce perfectionnement ne serait-il pas la fonte des pièces ? Ce n'est là qu'une conjecture, mais les faits que nous venons d'exposer, lui donnent une grande apparence de certitude ; car avec le procédé de la forge qui suffisait pour fabriquer les pots de fer et autres petites pièces, on n'aurait pu obtenir ces *grands* et *gros* canons dont la mention est si fréquente dans les textes.

L'authenticité de l'ordonnance de 1354 étant admise, Berthold Schwartz, que la critique avait rangé depuis longtemps parmi les personnages supposés, reprendra la place qui lui est due dans l'histoire des découvertes humaines. A la gloire qu'on lui avait faussement attribuée d'avoir inventé la poudre à canon, succédera le mérite réel d'être l'inventeur de la grosse artillerie, et désormais rien ne s'opposera à ce qu'il ait pu en enseigner l'usage aux Vénitiens, en 1378, dans leur guerre

(1) Voy. les pièces justificatives, nos V, IX, X, XI, XII et XIII.

(2) Voyez la pièce justificative, n° XII.

contre les Géuois, ni conséquemment à ce que les circonstances de son séjour à Venise se trouvent justifiées (1).

Quant à l'assertion précédemment émise par nous, que la grosse artillerie ne parut en France qu'après l'ordonnance de 1354, elle est suffisamment prouvée par les pièces justificatives qui accompagnent ce mémoire. On y voit que dès 1359 on conduisit de Paris à Melun *deux grands canons garnis de poudre, et de charbon et de plommées* (2), et que la forteresse du pont de Charenton avait *deux gros canons* pour sa défense en 1373 (3). L'emploi de la grosse artillerie se montra surtout au siège de Saint-Sauveur le Vicomte en 1374 et 1375; non-seulement on y conduisit les *gros canons de Paris* (4), pour lesquels on acheta, le 13 mars 1374 (v. st.), deux cents livres de poudre, mais encore un canonnier, nommé Gérard de Figeac, fut chargé de faire faire *certain gros canons getans pierres* (5). Un fait curieux et qui montre combien était rare, et par conséquent estimé, l'art de bieu servir ces grandes bouches à feu, c'est que le même Gérard de Figeac, qui se disait *canonnier et gouverneur du grant canon qui fut fait à Saint-Lô pour le fait de Saint-Sauveur* (6), recevait les mêmes gages qu'un homme d'armes, c'est-à-dire, quinze francs d'or par mois.

Nous aurions voulu pouvoir indiquer le poids de quelques-unes de ces grandes pièces d'artillerie, mais nous n'avons trouvé nulle part les éléments indispensables à un pareil calcul. Parmi les actes que nous rapportons, il en est, cependant, un qui pourrait peut-être servir à établir une évaluation de poids sinon exacte, du moins approximative. C'est le commandement que firent, en 1377, les généraux des aides, de payer la somme de

(1) Les biographes font naître Berthold Schwartz, les uns à Fribourg, les autres à Cologne; il y en a même qui le disent Danois. Ils ne s'accordent pas davantage sur l'époque de son invention, qu'ils placent en 1320, 1330, 1350, 1378 et 1380. Suivant quelques auteurs, les Vénitiens le mirent en prison pour se dispenser de lui payer la récompense qu'ils lui avaient promise. Enfin, s'il faut s'en rapporter à une tradition reçue à Fribourg, l'empereur Wenceslas, voulant le punir de son infernale invention, l'aurait condamné à être mis sur un baril de poudre, auquel on aurait mis le feu. (Consultez pour toutes ces circonstances, le mémoire de M. Tortel, et la *Bibliographie universelle*.)

(2) Voy. la pièce justificative, n° V.

(3) Voy. la pièce justificative, n° IX.

(4) Pièces justificat. nos X, XI, XII et XIII.

(5) Pièce justificat. n° X.

(6) Pièce justificat. n° XII.

douze francs à deux charretiers pour leur peine et salaire d'être allés prendre à Saint-Sauveur le Vicomte, sur *deux chariots attelés de six chevaux chacun, deux gros canons gettans pierres, quatre petits canons gettants plommées, et deux grosses grilles de fer* (1), et de les avoir conduits jusqu'à Honfleur pour l'armement de la flotte.

Nous ne pousserons pas plus loin nos citations. Les documents originaux où il est parlé d'artillerie à pondre se multiplient tellement sous le règne de Charles V (1364 à 1380), et Froissart, le chroniqueur par excellence de l'époque, fait si souvent mention de bombardes et de canons à partir de l'année 1356, qu'en rappelant tous les faits qu'il rapporte, nous aurions craint d'étendre ce mémoire outre mesure et sans utilité réelle pour l'histoire. Nous terminerons donc ici en avertissant que nos recherches n'avaient d'abord pour but que l'introduction de la pondre et du canon en France. Si, en dehors de ce point, nous avons été assez heureux pour signaler quelques faits nouveaux, pour redresser quelques erreurs depuis trop longtemps accréditées, nous nous applaudirons d'être sorti de notre plan primitif.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

### I.

Vol. XXIII (Distinction II, classe II) des *Riformazioni* de Florence, pag. 65.

11 février 1325 (1326).

Item possint dicti Domini Priores artium et vexillifer justitie una cum dicto officio duodecim bonorum virorum, elsque liceat nominare, eligere et deputare unum vel duos magistros in officiales et pro officialibus ad faciendum et fieri faciendum pro ipso communi pilas seu pallioctas ferreas et canones de metallo, pro ipsis canonibus et palottis habendis et operandis per ipsos magistros et officiales et alias personas in defensione communis Florentie et castrorum et terrarum que pro ipso communi tenentur, et in damnum et prejudicium inimicorum pro

(1) Pièce justificat. n° XIII.

illo tempore et terminio et cum illis officio et salario eisdem per commune Florentie et de ipsius communis pecunia per camerarium camere dicti communis, solvendo illis temporibus et terminis et cum ea immunitate et eo modo et forma, et cum illis paetis et conditionibus, quibus ipsis prioribus et vexilliferq et dicto officio xii bonorum virorum placuerit.

## II.

B. R. Original, parchemin, parmi les Titres scellés de Clairambault. Vol. 25, fol. 1825.

8 octobre 1339.

Sachent tuit que nous, Hughes, sires de Cardilhac et de Bieule, chevaliers, avons eu et recen de mons<sup>r</sup>. le Galois de la Balmes, maistre des arbalestriers, pour dis canons chinq de fer et chinq de metal, liquei sont tout fait dou commandement doudit maistre des arbalestriers par nostre main et par nos gens, et qui sont en la garde et en la deffense de la ville de Cambray, vingt et chinq livres deus sous et sept deniers tournois, liquei sont délivré audit maistre et à la ville. Donné souz nostre saiel, à Cambray, le viii<sup>e</sup> jour d'octobre mil ccc. xxx et noef.

## III.

B. R. Original, parchemin, parmi les Titres scellés de Clairambault. Vol. 78, fol. 6119.

8 décembre 1339.

Sachent touz que je Estienne Morel, escuiers, ay eu et receu de François de Lespitaul, clerc des aubalestriers du roy nostre sire, par la main de Raoulet Haymon, lieutenant dndit François, pour salpêtre et suffre viz et sec achetez pour les canons qui sont à Cambray, onze livres quatre soulz iii den tournois. Desqueilles xi livres iiii s. iiii den. tour. je me tien à bien palez. Donné à Cambray souz mon seel, le vi<sup>e</sup> jour de décembre, l'an mil ccc. xxxix, laquelle poudre a esté délivrée à monsieur le maistre des aubalestriers.

## IV.

B. R. Original, parchemin, au Cabinet généalogique, série des titres originaux.

29 avril 1345.

Noverint universi quod Ramundus Arquerii, artilhator Tholosæ domini nostri Francorum regis, recognosco habuisse à provido viro

Robberto Darsini, regentis thesaurariam Tholosæ regiam, per manus Johannis Bodeti ejus vices gerentis, pro xiii banderis unus pedis; ii ansaprenis; nna caxia cadrillorum parvi termini; duobus canonibus ferri; ii.<sup>e</sup> plumbatis; viii. libris pulveris pro canonibus; ii.<sup>e</sup> cavillis pro eisdem canonibus munitis de tachis; xiiii. pavesils; c. fundis cum baculis; L. lanceis; c. telis; xiiii. taulachiis; uno sarcione et una teca pro dictis tells et lanceis reponendis, per me emptis de mandato domini senescalli Tholosani et Albigensis pro garnisione castri de Suo-Podio, sitl in 'fronteria inimicorum domini regis Francorum, et defencione ejusdem, trigenta sex libras novem solidos quatuor denarios turo-nenses, de quibus sum contentus et promitto comptare. Datum Tholose sub meo sigillo, die xxix. aprilis, anno Domini m<sup>o</sup>. ccc<sup>o</sup>. xl quinto.

## V.

B. R. Original, parchemin, parmi les Titres scellés de Clairambault. Vol. 9, fol. 483.

17 juin 1359.

Lermite de Bachevillier, chevalier, capitaine de Saint-Mor et de la Queue en Brie, et général lieutenant de monsieur le maistre des arbalestriers du roy nostre sire, et de monsieur le regent, confesse avoir eu et receu de maistre Jehan de Lyon, sergent d'armes du roy nostre sire et de monsieur le regent, et maistre de leurs artilleries, l'artillerie qui cy après s'ensuit et la quelle il a fait amener par eane de Paris à Meleun, du commandement de mon dit seigneur le regent : C'est assavoir, vint milliers de quarriaux en quarante caisses et coffres; diz milliers de viretons en vint tonneles; diz huit faloz; six cens tourteaux; huit botes de dars, vint et cinq dars en la bote; douze lances senz fers pour aancer faloz; deux grans canons garniz de poudre et de charbon et de plonmées; diz piz de fer, et denx ceuz trente pavalz; des quelz il en y a eu de pardus et brisieuz en la rivière par une pierre d'engin qui chut sur le batel et l'effondra, on quel bastel ladite artillerie estoit, cent et diz pavaiz. Et de toute l'artillerie dessus dite, ès noms de noz diz seigneurs et de monsieur le maistre, je me tieng pour bien content et vueil que par ces presentes toute l'artillerie dessus dite soit allouée ès comptes dudit maistre Jehan et rabatu de sa recepte senz contredit ou difficulté aucune. Donné à Meleun, soubz le seel de ladite maistrise, le xvii<sup>e</sup> jour de juing, l'an de grace mil ccclix.

## VI.

B. R. Original, parchemin, au Cabinet des titres de la Bibliothèque royale.

15 octobre 1359.

Sachent tuit que je Guillemin Larchier, artilleur du roy nostre sire en son chastel de Meleun, confesse avoir eu et receu du commandement de honorable homme et sage mon chier et douté seigneur sire Philippe Gillier thresorier de France de Jehan de Lyon sergent d'armes du roy nostre sire et de monsieur le regent et mestre de leur artillerie, par la main Jehan Dauvilliers, son clerc, l'artillerie et les choses qui sensulveut. Premièrement trois milliers de viretons en vi. tonneles. Item, en un tonnelet ii.<sup>c</sup> iiii.<sup>xx</sup> et xii viretons à fers barbelés; deux pavais, i grant et i petit; douze dars, et une grant lance sans fers; huit archiguaies, vii. sans fers et une ferée; une arbaleste de fust; cinquante si: plommées rondes pour canons; item, trente deux autres plommées; douze livres de plon pesant, et vint et trois livres de poudre pour canons; pour ordener et mettre là où il plaira audit sire Philippe Gillier, thresorier de France. Des queles choses dessus dictes, par moy ainsi receues, je me tieng pour content, et en quite à touz jours ledit Jehan de Lyon, son dit clerc et touz ceus à qui quittance en appartient. Donné à Meleun sous mon séel, le xv<sup>e</sup> jour d'octobre, l'an de grâce mil ccc. cinquante noef.

## VII.

B. R. Clairamb. Titres scellés, vol. 46, intitulé : *Amiraux de France, de Bretagne, généraux des galères*, etc. Fol. 169.

15 juillet 1370.

Loys, fils de roy de France, frère de monsieur le Roy et son lieutenant es parties de Languedoc, duc d'Anjou et conte du Maine, a nostre bien amé Estienne de Montmejan, trésorier des guerres de monsieur et de nous es dites parties, salut. Nous vous mandons et comandonons et estroytement enjugnons que, veues ces presentes, voz païés, bailez et delivrez à maistre Jehan Beneger, maistre de l'artillerie du roy, cent dix et sept franx six gros, pour achater quatre canos (1) du pris de doze franx; pour iii.<sup>c</sup> cavilhes du pris de iiii franx; pour xv livres de poudra pour les canos du pris de v franx; pour iii.<sup>c</sup> pombiades

(1) Ce qui met le prix de chaque canon à 4 francs. On voit que ces canons ne devaient pas être plus gros que nos fusils de munition.

du pris du viii franx ; pour iiii buffets et iiii payrolets, pour le service des canos du pris de iiii franx ; pour iiii tours à tendre les arbalestres, du pris de xvi franx ; pour un millier de garotz subtilz du pris de xi franx ; pour xii arx d'if, du prix de xxiiii franx ; pour xxxvi dozenes fleches, du pris de xiiii franx vi gros ; pour xx glaves garnis, du pris de xiiii franx x gros ; pour vi livres fil et une livre cira, pour repareihler les arbalestres, un franc vi gros ; pour le logier d'une gabarre à porter les choses dessus dites de Thoulouse jusques à Chastel Sarazin, iiii franx. Laquelle artillerie et choses sont à nous nécessaires ou fait de la guerre et pour contraster et grever nous enemix ; et gardez vous que en ce délievrer n'ait aucun deffaut, quar nous vos encorrosarions. Et par rappourtant cest present maudemment et lettre de quittance du dit maistre de l'artillerie, ladicte somme de cxvii franx six gros sera alouée en vous comptes et rabatue de vostre recepte sans contredit ou difficulté aucune, par nous bien amés lez gens dez comptes de monsieur à Paris. Donné à Thoulouse, le xv jour de juillet, l'an de grace mil ccc lxx.

Par monsieur le duc à la relacion du conseil. *Signé* : P. VIGUERII.

## VIII.

A. R. Original, parchemin, au Cabinet généalogique, série des titres originaux.

29 décembre 1371.

Saichent tuit que Jehan de Lions, sergent d'armes du roy et maistre de ses artilleries, confesse avoir eu et receu de nobles et pulssans seigneurs les généraulx, conseillers sur les aides ordennés pour le fait de la guerre, par la main de Jehan Luissier, receveur général d'iceulx aides, la somme de xl frans d'or pour paier un cent de poudre pour canons, demi cent de garros pour les canons, certaine quantité de broiches et de repoux pour les canons, pour la voiture de mener xii milliers de viretons et les choses dessus dites de Paris à Vernon, et de Vernon à Conches et à Breteil, tant par eave comme par terre, et pour celui qui condura la voiture ; de laquelle somme de xl frans d'or je m'en tieing à bien palez et content et en quiete le roy nostre sire, mes diz seigneurs les généraulx et ledit Jehan Luissier, et tous autres à qui quittance en puet et doit appartenir. En tesmoing de ce, je ay seellée ceste quittance de mon propre seel de quoy je use en mon dit office. Fait le xxix<sup>e</sup> jour de decembre, l'an mil ccc lxxi.

## IX.

B. R. Original, parchemin, parmi les Titres scellés de Clairamb. Vol. 57, fol. 435v.

7 septembre 1373.

Sachent tuit que je, Jaques de Hangest, hnissier d'armes du roy nostre sire et capitalne de la forteresse du pont de Charenton, congnois et confesse avoir eu et recen de Jehan de Lyon, sergent d'armes d'icellui seigneur et malstre de son artillerie, les choses qui s'ensuivent, c'est assavoir : deux gros canons; cent garros pour l'espringole; dix coffres, c'est assavoir : v coffres de viretons et cinq coffres de quarraux; deux ars à tour; deux arbalestes à chaucepiez, et douze pavaz; tout pour la garnison de ladiete forteresse du pont de Charenton. De laquelle somme d'artillerie je me tieng à bien païé, etc., etc., etc. En tesmoing de ce, j'ay mis mon seel en ceste cédule, du quel je use. Ce fu fait le vii<sup>e</sup> jour de septembre, l'an mil ccc lx et treze.

## X.

B. R. Original, parchemin, au Cabinet des titres, au mot Vienne.

1<sup>er</sup> novembre 1374.

Jehan de Vienne, seigneur de Roulans, admiral de France et lieutenant du roy nostre sire ou país de la Basse Normandie, à nostre bien amé Nicolas le Prestrel, receveur ou diocèse de Coustance des aides ordonnées pour le fait de la guerre, salut. Nous avons retenu et retenons par ces présentes, pour servir le roy nostre seigneur en nostre compaignie es bastides de devant Saint-Sauveur le Viconte, Gérard de Fyugahc, canonnier, pour faire faire certains gros canons getans pierres et en faire geter tontesfolz que besoling en sera; et lui avons ordonné qu'il ait et preigne de gaiges, pour chascun mois, la somme de quinze frans d'or. Si vous mandons que ses diz gaiges vous lui paieiz par chascun mois qu'il sera oudit service et jusques à ce que vous en aiez lettres de nous de casement; et aussi vous mandons que vous lui faciez baillier et delivrer par joste et loial pris que vous paieiz des deniers du roy, fer, acier, buche, charbon, forge, soufflés et tous autres habillemens dont il vous requerra qui seront necessaires aux ouvrages des canons qu'il nous a promis à faire en prenant de tout ce lettres de recognoissances; par les quelles rapportant avec ces presentes, tout ce que paieiz aurez pour ceste cause, vous sera alloué en voz comptes sanz contredit. Donné au Pont-l'Abbé, sous nostre seel, le premier jour de novembre l'an mil ccc lx et quatorze.

Par monseig<sup>r</sup>. le lieutenant. *Signé* Lx Gues.

## XI.

B. R. Original, parchemin, au Cabinet généalogique, série des titres originaux.

13 mars 1374 (v. st.).

Sachent touz que je, Milet de Lyons, confesse avoir eu et receu de honorable homme et sage Nicoias le Prestrel, receveur en diocèse de Coustances, des aides pour la guerre et de l'aide ordenné pour le siège de St.-Sauveur le Viconte, la somme de cent livres tournois, comptés par lui en blans de v. deniers tournois piece, pour yceulx tourner et convertir à achater deux cens livres de poudre, pour les gros canons de Paris qui sont audit siège, selon le mandement de nosseigneurs les commissaires du roy nostre sire eu pois de la Basse Normendie sur le fait dudit siège, adressant audit receveur. De iaquelle somme de c. livres tournois je me tien à bien païé, et en quite ledit receveur et tous autres à qui il doit appartenir. En tesmoing de ce, j'ay mis mon seel à ceste quitance faicte et donnée à Saint-Lo, le xiii<sup>e</sup> jour de mars l'an mii ccc soixante et quatorze.

## XII.

B. R. Original, parchemin, au Cabinet généalogique, série des titres originaux.

4 mai 1375.

Sachent tous que je, Girart du Figac, canonnier et gouverneur du grant canon qui fut fait à St.-Lo pour le fait de St.-Sauveur, certefie à tous à qui li appartiendra avoir eu et receu par la main de Nicolas le Prestrel, receveur ou diocèse de Coustances des aides de la guerre, par le commandement et ordenance de sire Jehan le Mercier, de monsieur l'amiral et de messieurs les commissaires sur ledit fait, pour emploier ou fait touchant ledit canon, toutes les choses contenues et exprimées en un ronle parmi leqil ceste cédule est annexée, par la maniere et par les parties que dedens ycelul est contenu. En tesmoing de ce, j'ay cellée ceste cédule de mon propre seel; et à greigneur confirmation, y a esté mis le seel de la viconte de Coustances. Ce fut fait le iii<sup>e</sup> jour de may, mil trois cens soixante et quinze.

## XIII.

B. R. Original, parchemin, dans le volume acheté de M. Monteil, et intitulé : *Recueil de 81 pièces relatives à la province de Normandie, depuis l'année 1357 jusqu'à l'année 1589. N° 11* desdites pièces.

16 mai 1377.

Les généraulz conseillers sur le fait des aides de la guerre à Yvon Huart, receveur à Baieux des diz aides, salut. Nous vous mandons

que des deniers de vostre recepte vous polez, bailliez et delivrez à Jehan Tollenier et Ricart Muldrac, charretiers, la somme de douze livres tournois pour leur paine, salaire et travail d'estre allés de la ville de Caen à St.-Sauveur le Viconte, et illec charger en deux charios ès quieux il avoit en chascun six chevaux, deux gros canons gettans pierres, et quatre petis canons gettans plommées, et deux grosses grilles de fer; et du dit lieu de St.-Sauveur les porter jusques à Honnefieu pour mettre en navire de l'armée de la mer; et par rapportant ces présentes et quictance des diz charretiers, ladicte somme sera allouée en voz comptes et rabatue de vostre recepte sans contredit. Donné à Rouen, soux le signet de nous, Jehan le Mercier, en l'absence de nos compaignons, le xvi<sup>e</sup> jour de may l'an de grace m. ccc lxxvii.

SBN 679955







N.

T.

BIBLIOTECA

NA

B.  
Mis

6

4